

Échec au bonheur

Jean-Paul Vanasse

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, J.-P. (1960). Échec au bonheur. *Liberté*, 2(2), 134-136.

Echec au bonheur

Quand un écrivain a fait jouer quatre ou cinq pièces de théâtre ou qu'il a publié autant de romans, lorsqu'il a créé un climat qu'on reconnaît tout de suite comme le sien propre, enfin lorsqu'il a donné vie à des personnages facilement identifiables, les lecteurs commencent alors à s'interroger. Cet auteur se renouvelle-t-il, son oeuvre évolue-t-elle? Dangereuse question, d'une apparente facilité, à laquelle généralement ne manquent pas les réponses irréfléchies car un dramaturge, un romancier est vite catalogué par son public. Si l'on exige que chaque oeuvre nouvelle d'un écrivain soit comme une rupture avec ses précédentes, on lui demande tout simplement de se renier lui-même. Sans doute est-il sain de s'interroger sur l'évolution d'un écrivain, sur les éléments nouveaux dont il enrichit son univers dramatique ou romanesque. Mais c'est là un aspect de la création littéraire qui mérite un examen circonspect. Des critiques ont bien des fois reproché à Mauriac de ne peindre toujours qu'avec les mêmes couleurs. Etonné avec raison, il répondait alors: On voudrait que je sois un autre que moi-même. Comment pourrais-je y parvenir sans me trahir?

Ainsi, après avoir vu à la télévision les deux dernières pièces de Marcel Dubé, *La Cellule*, présentée l'été dernier dans le cadre de l'émission Quatuor, puis *L'échéance du vendredi*, donnée tout récemment à Première, des téléspectateurs se sont peut-être posé des questions sur son univers dramatique. Car il est certain que dans ses pièces récentes, — elles gravitent autour du même thème que ses oeuvres précédentes — le jeune auteur ne change ni de registre ni de climat. Dans un milieu social fort dépourvu, des êtres cherchent le bonheur de tous leurs faibles moyens. Quête ardente, poursuite acharnée d'un rêve fragile qui presque toujours vient se crever comme une bulle sur les aspérités d'une réalité implacable. Pourtant, ces hommes-là exigent peu. Ils se contenteraient d'un tout petit bonheur bien simple. C'est parce que la vie leur refuse ce minimum qu'ils sont si émouvants. On a la sensation d'une cruelle injustice.

C'est cela que Dubé répète depuis *Zone*, sa première pièce, à travers des personnages qui vivent des situations fort différentes,

qui font face à leur destinée d'une façon particulière. En un mot, l'auteur reste "fidèle aux lois de son univers". Peut-être Dubé décrit-il en ce moment des cercles concentriques qui l'approchent graduellement du chef-d'oeuvre qu'on espère de lui. Mauriac ne dit-il pas qu'un romancier recommence sans cesse d'une oeuvre à l'autre le roman parfait qu'il rêve toujours d'écrire? Dubé ne se répète pas. Un examen quelque peu attentif suffit à l'établir. Le titre d'une de ses pièces fournit d'ailleurs les termes d'une comparaison: chaque oeuvre est une nouvelle cellule, mais dans la même prison.

La Cellule, c'est l'histoire de Léopold, garçon dans la trentaine, petit commis au bureau de poste. Sa famille l'enchaîne littéralement: il fait vivre sa mère, ses frères et sa soeur depuis que le père est allé se faire tuer à la guerre. Il s'est sacrifié pour faire instruire ses frères espérant que l'un d'eux prendrait un jour la relève et le libérerait quelque peu, lui, Léopold. Il devient amoureux d'une jeune fille, elle aussi prisonnière de sa famille, mais d'une tout autre manière: elle est aspirée, retenue, dominée par une génitrice acariâtre et snob. Ils vont se fiancer. Mais le jeune frère, sur qui Léopold comptait pour assurer le pain de la famille à sa place, refuse d'assumer cette responsabilité qui ne lui appartient pas. Léopold renonce au mariage, accepte jusqu'au bout son destin de sacrifié. C'est d'autant plus tragique que le bonheur se trouvait là à portée de sa main et qu'il allait le saisir!

Il y a ici une couleur nouvelle dans le sombre tableau social que Dubé dessine graduellement. C'est l'attitude du héros qui semble significative et qui ajoute une autre dimension à ce théâtre: son petit destin ne lui donne pas de complexe, ne provoque pas de révolte contre l'existence. Il y a ici un face à face avec le réel, une acceptation lucide de son état qui donne au personnage une résonance particulière. Le simple courage d'un homme devant la vie qui s'acharne contre lui a quelque chose de bouleversant.

Quant à François-Xavier Michaud, héros de *L'échéance du vendredi*, mécanicien par goût, par expérience, Dubé le met en face d'un tout autre problème: défendre la dignité de l'homme qui possède un métier. Ce personnage, c'est l'envers de Joseph, le simple soldat. Il n'aspire pas à être "quelqu'un". Venu de la campagne après la guerre, Michaud est devenu mécanicien... en faisant de la mécanique. Il a la fierté de son métier qui est pour lui le symbole d'un certain succès dans la vie. Mais l'automatisation lui fait perdre son emploi à l'usine. Toutes les offres de l'assurance-chômage, il les repousse parce qu'elles ne sont pas conformes à sa dignité: il est mécanicien et il veut le rester. Chaque jour, à

son dire, ses chances se renouvellent, mais malheureusement elles ne se concrétisent jamais en un emploi de mécanicien. Et la famille affamée du pauvre homme ne comprend pas son obstination. Le mécanicien se trouve en face d'une double déchéance. Non seulement les nécessités quotidiennes le forcent-elles à accepter le premier emploi qu'on lui offre, mais de plus, son fils, étudiant en électronique, va abandonner son cours pour aller grossir l'armée des sans-métier. Vaincu par la vie, l'homme doit se soumettre à la cruauté de son destin. Comme Florence.

D'une pièce à l'autre, on est fasciné par les dons merveilleux que possède Dubé de créer un climat intense. (Notons en toute justice qu'il est fort bien servi par ses comédiens et par les réalisateurs de la télévision). Ses personnages vivent leur destin devant nous avec une telle vérité qu'on n'imagine même pas qu'ils puissent en vivre un autre. Il y a là, dans les personnages comme dans les situations, dans les états d'âme comme dans les faits, une authenticité, une justesse de ton qui provoquent une adhésion totale, une espèce d'envoûtement par l'émotion.

Dubé reste dans son univers particulier; il évolue, mais il ne se répète pas. Son oeuvre est en progrès. Mauriac écrit dans son *Journal* que le critique doit chercher "si dans l'ouvrage étudié l'auteur a su rester fidèle aux lois de son univers, s'il ne s'est servi que de ses dons naturels, s'il n'a pas eu recours à certaines recettes et à certaines modes. Ce que le critique doit exiger, c'est qu'un romancier ne se renie soi-même, qu'il ne se gonfle pour imiter personne". C'est peut-être parce qu'une fois Dubé a oublié cela qu'on doit faire un si grand effort de mémoire pour se rappeler vaguement sa pièce *Equation à deux inconnus*. Mais en revanche on n'oubliera pas les personnages dont je viens de parler ici.

Jean-Paul Vanasse